

Article

« Hommage à Paul Chaulot »

Jean Rousselot

Liberté, vol. 14, n° 3, (81) 1972, p. 124-127.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/30623ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Hommage à Paul Chaulot

Il y a deux ans, dans le train du soir qui le ramenait dans sa banlieue, Paul Chaulot mourait subitement. Il avait cinquante-cinq ans. En intitulant *Présence de Paul Chaulot* le recueil d'études et d'hommages qu'ils lui consacrent ⁽¹⁾, ses amis — il n'avait que des amis — ne se sont pas seulement inscrits en faux contre l'évidence absurde de sa mort, ils ont également voulu signifier que son oeuvre interrompue reste l'une des plus ouvertes de ce temps. « Comme fenêtre ou plaie », précisent-ils. Aussi bien la poésie de Chaulot est-elle tout à fait exemplaire, en ce sens qu'elle creuse en plein langage un sillon vers l'avenir, la pensée de l'avenir, en utilisant avec amour toutes les impulsions, toutes les nostalgies, toutes les connaissances aussi, tant scientifiques qu'intuitives, dont la traditionnelle sensibilité poétique a fait, jusqu'à nos jours, son meilleur profit.

Marqué à ses débuts par le surréalisme, Chaulot allait s'en détourner dès 1936 et s'abstenir pendant douze ans de toute publication sinon de toute écriture. Douze ans qui, est-il besoin de le rappeler, furent ceux du Front Populaire, de la guerre d'Espagne, de l'écroulement de l'Europe sous la botte nazie, de la libération enfin et des grands enthousiasmes qui suivirent, sitôt soufflés hélas. Le titre du recueil qui affirma le retour à la poésie de notre ex-surréalisateur, *A main armée*, dit assez bien quelle importance avait eu pour lui cette suc-

(1) Editions Millas-Martin.

cession d'événements et quelles conclusions personnelles il en avait pu tirer. Les titres qui allaient suivre, jusqu'en 1954 (*Comme un vivant, Contre terre, Risques, La Ville à témoin, Jours de béton*) suffiraient à confirmer le caractère « engagé » que conservait la poésie de Chaulot. Encore convient-il de préciser que cet engagement était whitmanien, unanimiste et apollinarien bien plutôt que politique et qu'il s'imprégnait d'une sorte de réalisme fantastique qui lui donnait une dimension mythique. Tels poèmes écrits dans cette veine allaient devenir célèbres et il ne manque pas d'admirateurs de Chaulot pour estimer qu'il donna là le meilleur de son talent :

J'écris sur les pavés pour dire
 Aux enfants qu'ils auront à vivre
 Jusqu'au sang les mots de leurs fables...
 Je suis vassal de mon poème
 Comme un maçon l'est de son mur.

A partir de 1956 (*L'herbe de chaque escale*), une véritable mutation s'opéra dans la pensée poétique de Chaulot, entraînant une non moins véritable mutation langagière. Les éléments, leur secrète chimie, les signes et symboles partout gravés dans l'univers, le mystère hölderlinien d'une parole qui fonde ce qui demeure alors que le hasard la fonde elle-même, concurremment à tout vouloir, voilà ce qui, dès lors, fut l'essentiel objet des méditations du poète. Allaient en témoigner plusieurs recueils *La porte la plus sûre, Naissante préhistoire, Temps présumés, Soudaine écorce* (prix Max Jacob, 1967) ⁽²⁾ qui valurent à Chaulot la haute estime des aînés qu'il admirait le plus — Char, Guillevic, Frénaud — et d'être lui-même admiré par nombre de jeunes poètes tandis qu'une universitaire américaine le qualifiait, non sans justesse, de « poète heideggerien ».

Robert Sabatier le souligne très intelligemment dans sa contribution à *Présence de Paul Chaulot*, la mort tenait une place considérable dans les préoccupations de celui-ci ; mais à la façon d'une campagne familière, voire d'une mère :

(2) Tous ces recueils aux Editions Seghers.

Ma mort tu m'enfantas au premier chant du coq
 Pour être de mon sang l'horizon et l'écorce

ou, mieux encore d'une épouse :

Te voici donc ma mort
 Comme un geste d'avril et mes gestes vers toi
 Sont de clarté nuptiale

et il n'y avait là, je l'atteste, nulle forfanterie littéraire, mais une attitude morale authentique digne des plus vieilles sagesse et dont le beau masque, à la fois étrusque et inca, de Chaulot n'était pas par hasard la plus parfaite image. Ce fils-époux de la mort avait au demeurant si peu de complaisance pour elle que tout son effort était tendu vers l'accomplissement et l'acte poétique, autant dire créateur, et qu'il y appliquait des moyens spécifiquement virils. Je préciserai ma pensée en rapportant ce qu'il me disait peu avant sa mort, à savoir qu'il travaillait à une poésie « verticale », et en soulignant la fréquence dans ses poèmes si denses et nerveux tout ensemble, d'ellipses, d'asyndètes et d'anacoluthes qui leur permettent d'aller toujours plus haut et plus vite, pour ne rien dire de la présence multiple dans son oeuvre de l'oiseau, de l'éclair, du vent et de tout un vocabulaire, des hauteurs, enfin du cyprès dont il écrit :

La terre l'a repu de trop vagues saisons
 Banni des seigneuries d'oiseaux il a refuge
 Dans le vent pourvoyeur de ses fastes secrets

Insurgé
 Mais sujet de sa droiture
 Il rebâtit l'été hors des flancs de la pierre

La place me manque pour énumérer tous les collaborateurs de *Présence de Paul Chaulot*, Au laconisme de René Char s'oppose l'insistance de Jean Cassou à cerner cette poésie « hermétiquement bornée par des mots brefs et des rythmes courts et péremptaires ». Agnès Nemés-Nagy et Louis Guillaume disent eux, chacun de sa manière, en quoi le poème de Chaulot sur *La fleur anonyme du Testaccio* renouvelle magni-

fiquement le thème éternel des ruines sur lesquelles refléurait la vie et l'étude de Christiane Burucoa sur l'importance du minéral dans l'oeuvre du poète est bien remarquable. René Barbier, Jean-Pierre Spilmont, Guy Benoit, Emmanuel Roblès, Armand Lanoux, André Marissel, ces noms, que je mélange exprès, disent bien que, pour les générations montantes comme pour les hommes du même âge que Chaulot, celui-ci a profondément marqué sa place dans la poésie de notre temps.

En attendant que la collection « poètes d'aujourd'hui » consacre à l'auteur de *Naissante préhistoire* le volume qui lui est dû, les lecteurs trouveront en *Présence de Paul Chaulot* une parfaite introduction à l'oeuvre de celui-ci. Elle est complétée par une sélection de textes où l'on a très justement placé l'un des plus longs et des plus beaux poèmes de Chaulot, *Aigues-mortes ou jamais*, qui fut une révélation pour beaucoup quand il parut dans la revue *Esprit* :

... De son appel l'effraie
Surélève la nuit ;
Le lichen des murailles
Se dérobe affranchi
Par sa clarté lunaire,
Eternise
Un monde à corrompre
L'offrande des choses
A détourner
Ce vide donateur.
Tout suspendu
Aux sentences du sable.
Ses blasons haut dressés que le vent éparpille
La nef Argo les portait sans savoir.

JEAN ROUSSELOT